

**Rapport de la thèse de doctorat de Monsieur Béat Michel, *Phénomène, sens et substrat – pour une métaphysique phénoménologique*, préparée sous la direction du Professeur François-David Sebbah, Université Paris Nanterre et du Professeur Karel Novotný, Université Charles Prague.**

Le manuscrit soumis à évaluation en vue d'une défense de doctorat de philosophie porte le titre « *Phénomène, sens et substrat – pour une métaphysique phénoménologique* » et est constitué de 487 pages auxquelles s'ajoutent 12 pages d'index de noms et de notions, ainsi qu'une bibliographie de 13 pages. L'ensemble est divisé en six chapitres encadrés d'une introduction et d'une conclusion.

Sur le plan formel, le travail remplit bien entendu tous les critères d'une thèse de doctorat. La problématique est élaborée d'une manière claire et convaincante. Le style séduit par sa clarté et sa distinction, le rapporteur a trouvé des coquilles se limitant à une quantité tout à fait raisonnable. La bibliographie – importante – témoigne d'une réflexion longue et approfondie ; le candidat, bien que se réclamant de la phénoménologie, ne cède pas à la tentation de se confiner à une école particulière mais s'intéresse à des champs philosophiques (et extra-philosophiques) fort variés (dont témoigne en particulier le dernier chapitre). L'ensemble fait bonne impression et suffit aux exigences de l'exercice.

La thèse est fort ambitieuse : il ne s'agit, pour l'auteur, de rien de moins que de (re)poser la question des soubassements métaphysiques de notre rapport au monde, interrogation, le rapporteur y insiste, qui est déployée dans une perspective phénoménologique. Cette interrogation vise en particulier à mettre en évidence le « substrat » transcendantal du monde et aboutit à une caractérisation originale de l'« adhérence » de la conscience à ce même monde. D'emblée, le candidat rejette l'idée d'un rapport « circulaire » au profit d'un rapport « linéaire » partant de ce substrat, afin de déployer à partir de là ce qui se tient à la fois « sous » le monde et « sous » la conscience. Tout en s'inspirant de différents auteurs (de Husserl, en premier lieu, mais aussi d'Aristote, de Berkeley, de M. Henry [fortement mobilisé], d'Ingarden, de Wolff, etc. ainsi que de plusieurs représentants de la philosophie de l'esprit anglo-saxonne), il n'emprunte pas le pas à une tradition philosophique particulière, mais élabore son propre projet philosophique. Ce courage mérite d'être salué.

La perspective « métaphysique » est présentée dans le premier chapitre qui traite d'une façon plutôt générale sur le rapport entre « réalité » et « connaissance ». Les trois chapitres suivants abordent cette problématique respectivement à travers le prisme du « monde », de la « conscience » et du « corps ». Le cinquième chapitre est le plus important, d'un point de vue systématique : il précise le sens du « substrat transcendantal » et élabore la notion d'« adhérence ». Le dernier chapitre procède littéralement à des « mises en œuvre » artistiques, anthropologiques et mythologiques.

Sans revenir en détail sur les remarques faites dans le pré-rapport qui concernent certaines lacunes du travail (par exemple le fait que le traitement de la « circularité » ne saurait faire l'économie de la « nouvelle ontologie » de la phénoménologie, pointée par E. Levinas dans « La ruine de la représentation » [1959] ; cet auteur fait d'ailleurs cruellement absence [il n'est pas mentionné une seule fois] ; la même chose vaut pour

M. Richir ou encore R. Barbaras), le rapporteur adresse les remarques, suggestions et questions suivantes au candidat :

1) Le premier ensemble de remarques concerne la façon dont le candidat traite du rapport entre « phénoménologie » et « métaphysique ». Les indications livrées à ce propos sont trop éclectiques et somme toute trop superficielles. Pour mettre un peu d'ordre dans ces considérations, on pourrait dire ceci (le rapporteur s'en tient à trois points) :

Premièrement, il faudrait spécifier en quoi la « phénoménologie » et la « métaphysique » se distinguent (ou ne se distinguent peut-être pas clairement). Peut-on dire qu'elles se distinguent par le fait d'être des disciplines différentes ? Ont-elles des « objets » différents ? Ou relèvent-elles peut-être d'expériences différents (le rapporteur renvoie à ce propos aux excellentes analyses de G. Jean dans le livre qui vient juste de sortir, *L'humanité à son insu*, plus particulièrement au chapitre 1) – expériences différentes mettant en jeu des conceptions différentes de l'humain ?

Deuxièmement, il faudrait évoquer de manière plus précise les différents *projets* d'une « métaphysique phénoménologique ». À cet égard, le rapporteur renvoie à l'ouvrage collectif fort utile qui a été coordonné par Tobias Keiling, *Phänomenologische Metaphysik*, qui développe d'une façon exemplaire non pas moins de 21 approches possibles d'une métaphysique phénoménologique, en partant de Husserl et Heidegger, et en passant par la majorité des protagonistes de la phénoménologie européenne (et même extra-européenne) jusqu'à László Tengelyi. Certes ces deux ouvrages (de Jean et de Keiling) sont récents (on pourrait ajouter également le volume bilingue *Phénoménologie & Métaphysique* que le rapporteur a publié au début de 2020 avec Inga Römer aux éditions Meiner en Allemagne) – mais le contraste entre les références sur lesquelles s'appuie le candidat (essentiellement le collectif *La métaphysique* de Narbonne et Langlois datant de 1999) et tout ce qui a pu se développer dans les vingt dernières années est tellement important qu'il faut, d'après le rapporteur, signaler ce décalage.

Et surtout, troisièmement, il faudrait spécifier ce qu'une telle réflexion sur le rapport entre phénoménologie et métaphysique apporte eu égard à la compréhension de la notion de « substrat ». De prime abord, cette notion a tout l'air d'une hypothèse métaphysique : pourquoi admettre un substrat à la conscience ? Inversement, qu'est-ce qui justifie de dire que si la conscience est le substrat du monde, elle serait à son tour dépourvue de substrat (*cf.* l'introduction) ?

2) La deuxième notion sur laquelle le rapporteur aimerait interroger le candidat est celle d'« idéalisme ». Il semblerait que l'idéalisme soit identifié, dans le présent manuscrit, à une explication du sens du monde à partir de l'« être humain ». Mais outre le fait que dans le cas de la phénoménologie, qui correspond d'après les développements célèbres dans les *Méditations cartésiennes* de Husserl à un idéalisme *transcendental*, il n'est point possible de ramener le sujet transcendantal purement et simplement à l'être *humain*, il faut prendre acte du fait que, dans les développements de la phénoménologie depuis Fink, Patočka et Richir, l'idéalisme et le transcendantalisme ne coïncident pas purement et simplement et que, par ailleurs et du même coup, il n'est point possible non plus de faire de l'idéalisme transcendantal une position qui ramènerait toute constitution du sens à un pôle *subjectif*. Ce qui manque dans la perspective du candidat, c'est la prise au sérieux des conséquences d'une position *asubjective*. Cela est d'autant plus

surprenant que le candidat a consacré des développements au projet d'une phénoménologie « asubjective » chez Patočka. Mais il se contente de simplement noter (p. 166) : « Ainsi, en définitive, l'époque patočkienne a dépouillé le sujet de son pouvoir constituant, mais seulement pour doter le monde d'un pouvoir transcendantal équivalent. » Est-il possible de simplifier la position de Patočka de la sorte ? Et surtout – et indépendamment de Patočka – est-ce qu'une remise en cause du pouvoir constitutif *du sujet* équivaut nécessairement au fait de conférer ce pouvoir constitutif au pôle objectif opposé (fût-il le monde) ? L'alternative est la perspective ouverte par Husserl dans les *Manuscrits de Bernau* et poursuivie par Fink, Richir et d'autres – celle d'un pouvoir constitutif *en deçà* des pôles noétique et noématique. C'est *cette* perspective qui, selon le rapporteur, aurait être la plus fructueuse pour le projet d'une recherche du « substrat » (non matériel) de la conscience (le fait de simplement *constater* une telle possibilité chez Ingarden est donc insuffisante).

3) La troisième question va approfondir ce qui vient d'être indiqué. Car le rapporteur se demande si, en fin de compte, la notion d'« adhérence », introduite avec celle de « substrat transcendantal », ne va pas justement dans le même sens que l'alternative évoquée à l'instant. L'adhérence ne reflète-t-elle pas quelque chose comme l'idée d'une « sphère pré-immanente » chez Husserl ? Dans la conclusion, le candidat écrit : « L'immanence devient ainsi une notion dérivée, une sorte de creux dans l'adhérence, projetant l'horizon du monde » (p. 486).

Toutes ces interrogations témoignent du grand intérêt que le rapporteur a pris à la lecture du candidat. Il l'encourage à poursuivre ces recherches et se réjouit d'avance d'échanges plus approfondis à propos du sujet qui l'intéresse énormément. Pour clore, M. Schnell considère que le candidat a répondu de manière tout à fait satisfaisante aux questions qui lui ont été adressées.